

Narrataire et lecteur : deux instances autonomes

Christine Montalbetti



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/13>

DOI : 10.4000/narratologie.13

ISSN : 1765-307X

Éditeur

LIRCES

Référence électronique

Christine Montalbetti, « Narrataire et lecteur : deux instances autonomes », *Cahiers de Narratologie* [En ligne], 11 | 2004, mis en ligne le 01 janvier 2004, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/13> ; DOI : 10.4000/narratologie.13

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



Cahiers de Narratologie – Analyse et théorie narratives est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Narrataire et lecteur : deux instances autonomes

Christine Montalbetti

- 1 On voudrait ici fragiliser, remettre en question, voire infirmer un postulat de la poétique, une idée assez communément partagée (nous reviendrons sur les exceptions, ou sur l'exception) au sujet de l'instance du narrataire. On sait que le terme, qui apparaît en particulier sous la plume de Roland Barthes dans la seconde moitié des années soixante, qui trouve à se théoriser en France dans le travail narratologique de Genette¹, et sous la plume des anglo-saxons par exemple chez Gerald Prince² qui a beaucoup contribué à sa promotion, sert à remplir une lacune, un manque lexicologique, à dissiper un trouble, une confusion entre deux instances jusque-là homonymes, et dont l'homonymie risquait de conduire à leur assimilation : l'instance du « lecteur » représenté dans le texte, celui que le narrateur volontiers interpelle sous le nom de « lecteur », ou sous une deuxième personne, qu'il met en scène dans sa lecture, voire auquel il prête une voix, un monologue intérieur, des objections ou des questions directement formulées ; et l'instance du « lecteur » réel.
- 2 Ces deux instances homonymes, à qui jusque-là on conférait indifféremment l'appellation de « lecteurs », entretiennent un certain nombre de différences évidentes. L'une, celle du « lecteur » représenté, est une instance dont les modes d'existence sont en somme finis, qui se réduit à une somme d'énoncés dans un texte, l'ensemble des apostrophes, des périphrases, des énoncés descriptifs, des énoncés au style direct etc. qui tantôt en dessinent la figure, tantôt lui donnent la parole dans des espaces privilégiés où le narrateur suspend son récit pour s'interroger sur son fonctionnement et sur sa réception. Un même texte peut s'attribuer une figure de récepteur unique comme envisager une pluralité de récepteurs dont il distinguera les manières de lire, par exemple selon une distinction de sexe (lecteur, lectrice) ou d'origine géographique (lecteur parisien, lecteur provincial) ; reste que dans les cas mêmes où les lecteurs représentés sont pluriels, leur liste est toujours elle-même finie. Cette instance peut donc se caractériser comme la somme close des énoncés qui y renvoient. Elle est de nature exclusivement textuelle. Le « lecteur » réel, au contraire, personne réelle qui lit le livre, relève de l'indéfini, ses

caractéristiques sont imprévisibles, changeantes, d'un lecteur à l'autre, d'une lecture à l'autre, en synchronie comme en diachronie, leur liste est ouverte, et leur existence toute physique. Le lecteur réel est corps vivant, qui amène avec lui dans le temps de sa lecture son histoire propre, sa mémoire, sa double expérience du monde et de la bibliothèque.

- 3 Pour mettre fin à cette homonymie dommageable, donc, la poétique propose de rebaptiser la première instance, celle du « lecteur » représenté. Cette figure apparaissant tout naturellement comme l'interlocuteur du narrateur, et comme le destinataire représenté de sa narration, le terme qui permettra de dissiper cette confusion sera forgé à partir du radical de « narration » et du suffixe marquant la destination : on obtient donc le terme de « narrataire ». Le lecteur réel, lui, conservera l'appellation de lecteur, assortie ou non de son épithète.
- 4 Une fois créée cette catégorie, qui permet de mettre le doigt sur une différence ontologique fondamentale entre deux instances qui jusque-là pâtissaient de leur homonymie, l'une pourtant, comme on le dit souvent, « de papier », et l'autre corps ou esprit vivant, la poétique suppose assez consensuellement que la première instance, celle de papier, celle du narrataire, est là pour que le lecteur réel s'y substitue.
- 5 L'acquis, ainsi, serait purement de l'ordre de la rigueur terminologique : comment confondre une somme d'énoncés avec une personne réelle ? Une fois cette confusion ontologique écartée, le jeu des rôles articule ces deux instances entre elles, la seconde devant venir prendre la place de la première. Le bénéfice n'est sans doute pas négligeable qui décèle une opacité dans le langage et désigne puis résout une homonymie risquée en créant un terme neuf ; mais n'est-ce pas un trop petit bénéfice si l'on déclare aussitôt que cette instance que l'on met en évidence en lui attribuant une dénomination neuve est là pour que l'autre instance vienne s'y substituer ?
- 6 Laissons ce soupçon théorique en suspens et venons au fonctionnement même de cette substitution pour manifester plus concrètement ses limites.
- 7 La méthode que nous choisirons sera toute expérimentale. Il s'agira de prendre à la lettre le postulat de la substitution et de s'efforcer de la mettre en pratique, en ouvrant quelques livres au hasard. Presque au hasard.

1- Quelques exercices pratiques

- 8 J'ouvre le roman d'Italo Calvino *Si par une nuit d'hiver un voyageur*. Que je l'ouvre par hasard, comme la première fois près d'une fontaine à Montpellier (face à la librairie où je l'avais acheté), ou que je l'ouvre parce que j'ai mémoire de l'omniprésence de la deuxième personne dans ce roman, la démonstration sera exactement la même. Je lis, donc, la première phrase : « Tu vas commencer le nouveau roman d'Italo Calvino, *Si par une nuit d'hiver un voyageur* »³. Je suis troublée par la coïncidence entière entre ma situation et celle de cette deuxième personne, que j'identifie d'abord comme narrataire. Je peux toujours objecter que ceci n'est pas le « nouveau » roman de Calvino, je comprends l'anachronisme, et que la coïncidence est visée, et qu'elle fonctionne à tous coups, c'est-à-dire pour toute personne (pour tout lecteur réel) ouvrant le livre. À ce stade, il me paraît clair que la « substitution » est visée, et qu'elle est opératoire. Je continue ma lecture. « Détends-toi. Concentre-toi. Écarte de toi toute autre pensée. Laisse le monde qui t'entoure s'estomper dans le vague »⁴. Bon, je comprends ces directives, cette mise en condition de ma lecture, je me substitue encore, avec confiance, je prends pour moi ces impératifs, avec la certitude tranquille qu'ils fonctionnent aussi pour les autres, et avec ce brin de narcissisme qui n'est pas incompatible et par où je vois bien que c'est de moi,

aussi, que le texte parle. Dès la phrase suivante, tout ce fragile équilibre est mis en péril, celui de mon narcissisme, de ma bonne volonté à me substituer, de ma confiance en le fonctionnement de cette substitution pour tous, et donc, à terme, de son acceptation théorique : « La porte, il vaut mieux la fermer »⁵. Je regarde autour de moi, c'est la fontaine, les passants que sur l'injonction de la phrase précédente j'avais annulés : pas de porte à fermer. Je me heurte, le jour de cette première lecture montpellieraine de ce roman, à un dysfonctionnement de la substitution. Admettons que je postule que la lecture auprès d'une fontaine n'est pas le cas statistiquement le plus probable ; que j'aurais pu lire dans ma chambre. Imaginons que cette « porte » est celle de cette salle où nous nous trouvons, ou celle de ma chambre de lectrice, et continuons : « de l'autre côté, la télévision est toujours allumée »⁶. Ma bonne volonté n'est pas récompensée. De l'autre côté de cette salle, gageons (encore que ?) qu'il n'y a pas de télévision (sauf cas de projection video, mais les cours étant finis...). Quant à ma chambre de lectrice, elle n'est pas mieux lotie : je n'ai pas la télévision. Je suis prête à sacrifier tout à fait la joie narcissique de me reconnaître, à ne pas m'écrier d'emblée que puisque la situation ne me correspond pas la substitution n'est pas visée, je veux bien considérer qu'il y a plus de lecteurs qui possèdent une télévision que de lecteurs qui n'en possèdent pas, je poursuis. Les listes de possibles qui me sont offertes (« Couché sur le dos, sur un côté, sur le ventre. Dans un fauteuil, un sofa, un fauteuil à bascule, une chaise longue, un pouf. Ou dans un hamac, si tu en as un. Sur ton lit naturellement, ou dedans »⁷) sont-elles des manières de forcer la coïncidence ? ou des jeux sur les possibles, qui envisagent aussi des cas rares et poétiques (le hamac), voire difficiles à tenir (« Tu peux aussi te mettre la tête en bas, en position de yoga »⁸) ? La désinvolture du narrateur, qui ira jusqu'à (me ?) conseiller de lire à cheval augmente mon soupçon. Mais la perversion de ce début était plus grande encore : elle m'a fait prendre pour un narrataire ce qui s'avère être un personnage. Ce « tu » est progressivement pris dans une série d'aventures par où sa situation s'écarte nécessairement d'avec la mienne, et le fait évoluer dans un univers diégétique. Car il est des pronoms de la deuxième personne qui renvoient non pas à un narrataire, mais à un personnage inscrit dans une narration hétérodiégétique : c'est le cas célèbre de la *Modification* de Butor, ou celui d'*Un homme qui dort* de Perec. Ici, le procédé est retors, qui commence par mettre cette deuxième personne dans ma situation de lire le roman de Calvino, et qui l'appelle « lecteur », pour le faire ensuite parcourir des espaces et rencontrer des personnages qui dissocient rigoureusement les qualités de nos expériences. Je repose le livre.

- 9 Je choisis *Vie et opinions de Tristram Shandy*, de Sterne. Le chapitre VI du premier livre, entièrement consacré à la relation entre le narrateur et son narrataire, valorise un récit qui muse et qui sera l'occasion d'un chemin fait ensemble dans une proximité de plus en plus grande (« monsieur », « nous sommes en un sens vous et moi parfaitement inconnus l'un à l'autre », « chemin faisant les liens de politesse déjà établis entre nous se mueront en familiarité et celle-ci (...) en amitié », « mon cher ami et compagnon »⁹). Si je peux ne pas tout à fait me reconnaître dans ce « monsieur », j'ai suffisamment intégré la prédominance du modèle masculin pour (toujours ma bonne volonté) accepter encore une fois le postulat de la substitution visée. Je continue ma lecture, jusqu'à un chapitre qui précisément va opérer une distinction entre son narrataire masculin et son narrataire féminin, le chapitre XX. Or ce chapitre me pose un problème technique tout à fait intéressant. Relisons-le ensemble.

Comment avez-vous pu, madame, lire avec si peu d'attention le précédent chapitre ? Je vous y ai dit que ma mère n'était pas une papiste.

- Papiste, vous ne m'avez, monsieur, rien dit de pareil.
- Accordez-moi, madame, la liberté de répéter que je vous l'ai dit aussi clairement du moins que les mots peuvent le donner à entendre.
- J'ai donc, monsieur, sauté une page.
- Non, madame, vous n'avez pas sauté un mot.
- Alors, monsieur, c'est que je dormais.
- Mon orgueil, madame, ne vous permet pas ce refuge.
- J'avoue donc n'y rien entendre.
- Voilà précisément, madame, ce dont je vous accusais ; en guise de punition, vous allez revenir en arrière aussitôt (j'entends quand j'aurai fini ma phrase), pour relire ce chapitre.

Si j'ai imposé ce châtement à ma lectrice, ce ne fut ni par tyrannie, ni par cruauté mais par le meilleur des motifs – je ne m'en excuserai donc pas à son retour. Je ne voulais que combattre le goût malsain qui s'est insinué dans son esprit et dans mille autres et qui les porte à lire tout d'un trait en se souciant d'avantage d'une péripétie que du savoir et de l'érudition profonde qu'un livre de ce genre, lu comme il le faudrait, leur ferait nécessairement acquérir. L'esprit devrait être accoutumé à faire en chemin de sages réflexions et des déductions curieuses. Pline le Jeune qui en usait ainsi affirmait n'avoir jamais rencontré un livre si mauvais qu'il n'en eut tiré quelque profit. Je l'affirme, l'histoire de Grèce et celle de Rome nourriront moins la pensée, lues sans cette vigilance de l'esprit, que, lues avec elle, l'histoire de Parismus et de Parismenus ou celle des sept champions de l'Angleterre.

Mais voici revenir ma belle lectrice.¹⁰

- 10 Le lecteur réel masculin n'éprouve aucune difficulté à pratiquer la substitution dans ce chapitre. Il assiste à un dialogue entre le narrateur et le narrataire féminin auquel le narrataire masculin était de tout de manière convié. Toute la page est destinée dans son ensemble à la lecture du narrataire masculin, auquel le narrateur s'adresse sans lui prêter par ailleurs de discours direct. La substitution peut avoir lieu sans reste.
- 11 Il en va tout autrement de la lectrice réelle. Elle se trouve d'abord confrontée à une catégorie de difficulté relativement fréquente et que rencontre couramment tout lecteur : celle de ces phrases au style direct attribuées à des narrataires. Admettons que le lectrice réelle que je suis ait fait le même faux-sens, ou commis la même inattention de lecture, que le narrataire féminin (ma bonne volonté, une fois encore). Il n'y a évidemment à peu près aucune chance statistique que je prononce les mots mêmes de ce narrataire féminin. Admettons encore que je comprenne la dimension en somme médiatisée de ce dialogue, que les mots du narrataire féminin transposent, résumant, ma réaction de lectrice face aux allégations du narrateur. Mettons que je comprenne que j'ai là affaire à une convention et que j'accepte qu'en ce sens ce dialogue ne porte pas atteinte au postulat de la substitution. Il reste une difficulté indépassable, qui manifeste précisément qu'il n'est pas question que je me substitue sérieusement au narrataire féminin.
- 12 Essayons d'abord docilement de procéder à cette substitution. À la fin du premier dialogue, le narrateur enjoint le narrataire féminin d'aller relire le chapitre précédent (« en guise de punition vous allez revenir en arrière aussitôt (j'entends quand j'aurai fini ma phrase), pour relire ce chapitre »). Dont acte, puisque le texte de ce chapitre m'indique exactement à quel moment le quitter pour effectuer cette relecture. Dès le point qui clôt cette phrase entré dans mon champ de regard, je relis le chapitre qui précède. Oui, mais où reviens-je ? Deux solutions paraissent possibles. La première, de relire aussi les premières lignes de ce chapitre, auquel cas je suis renvoyée en boucle au chapitre qui précède et ce un nombre indéfini de fois. La seconde, plus probable, j'ai gardé un doigt sur la fin du paragraphe qui m'enjoignait de relire le chapitre précédent, ou

encore j'ai conservé la mémoire visuelle de l'endroit où j'ai quitté ce vingtième chapitre. Mais alors que m'arrive-t-il ? Je débarque dans une tirade manifestement adressée au seul narrataire masculin. C'est seulement plus loin que, ayant fait fi de la substitution, je peux lire que « Voici revenir ma belle lectrice ». Impossible, malheureusement, d'attraper le compliment pour moi : la substitution, dans cette page, n'est à l'évidence ni possible, ni prévue, ni préparée. Je n'ai aucunement affaire à un récit interactif, je ne dispose pas de la moindre annotation marginale, sigle, flèche, m'indiquant le lieu où je devrais reprendre. Lectrices réelles et lecteurs réels doivent évidemment, et indistinctement, lire toute la page

- 13 Ce chapitre, par l'impossibilité non pas subjective (la fontaine montpellieraine, la divergence entre mes mots et ceux du narrataire féminin), mais purement technique, dans laquelle il place la substitution, manifeste assez que celle-ci n'est pas sérieusement visée.
- 14 Je pourrais recommencer l'expérience, par exemple, et en englobant avec moi les lecteurs réels masculins, à la lecture de *Jacques le fataliste*. Le narrateur, dans les fictions de liberté qu'il construit pour son récepteur, verrouille tantôt la liberté commune du lecteur réel et du narrataire (le choix du gîte de Jacques et son maître, par exemple, laissé au narrataire, mais soumis à la restriction d'une liste de possible, du critère de vraisemblance, que le narrateur enjoint le narrataire de suivre, de la limite de l'existence d'une seule bonne réponse écrite là-haut, et finalement de la réponse même, fournie quelques pages plus loin, et qui annule cette liberté), tantôt la liberté du lecteur réel, qui ne peut techniquement pas partager la liberté accordée au narrataire : c'est le cas, par exemple, du traitement des actions concomitantes. Le narrateur demande à son narrataire s'il préfère suivre Jacques ou son maître. Le lecteur réel, quant à lui, se heurte évidemment à un texte clos et définitif. Sa marge de liberté, au contraire de celle du narrataire, est réduite à zéro. On est loin des « contes à votre façon » version oulipienne, comme du principe ludique des « livres dont vous êtes le héros ». Dans *Jacques le fataliste*, je ne suis le héros de rien, et rien n'est sérieusement à ma façon. Il existe même une phrase, dans *Jacques le fataliste*, qu'il m'est déjà arrivé de citer, et qui pourrait servir d'emblème à une théorie anti-substitutive : « Lecteur, vous suspendez ici votre lecture ; qu'est-ce qu'il y a ? »¹¹. Dans une perspective substitutiviste, cet énoncé est un non sens. Si, lectrice réelle, ou lecteur réel, j'ai suspendu ma lecture, je ne peux tout simplement pas lire cet énoncé ; si je le lis, c'est qu'à l'évidence je n'ai pas suspendu ma lecture.
- 15 Tous ces dispositifs court-circuitent la possibilité d'une substitution du lecteur réel au narrataire. Les uns, parce qu'ils envisagent des cas de figure qui ne coïncident pas avec ma situation de lectrice, divergences anecdotiques, mais qui manifestent ou bien une faille du texte (qui n'a pas prévu tous les cas ; qui prend des risques, à proposer des caractérisations de son narrataire ; les multipliant, il multiplie sans doute les chances de la coïncidence, tout en courant constamment le risque de la dissemblance), ou bien que la substitution n'est pas visée ; d'autres, purement techniques – et qui font que le dysfonctionnement de la substitution s'y éprouve à chaque lecture. Qu'est-ce à dire ?
- 2- Une exception dans le paysage critique – et sa réfutation
- 16 Il existe un poéticien au moins qui s'est opposé à ce consensus substitutiviste : Franc Schuerewegen, dans un article paru dans la revue *Poétique*¹² Sa démonstration consiste essentiellement à dire que le texte, précisément, ne courrait pas le risque d'un tel ratage. Postulant donc que le narrateur ne cherche pas à dresser un portrait ressemblant de son lecteur réel, puisque l'entreprise est impossible, et que l'auteur, du moins, ne saurait

ignorer cette impossibilité, Schuerewegen évoque une dynamique inverse, par où le narrataire constituerait une sorte d'anti-modèle, dont le lecteur réel serait implicitement invité à se détourner. Il en veut pour preuve toute une série d'incipit qui procèdent à une exclusion de leur narrataire, et en particulier travaille sur l'ouverture du *Père Goriot* en affirmant qu'elle se construit sur cette dynamique : le fameux narrataire « à la main blanche », insensible, formerait une mauvaise figure de lecteur, dont je serais donc conviée à me distinguer en effectuant du roman que je m'apprête à lire une lecture inverse – sensible, donc.

- 17 Or, j'ai essayé de le montrer ailleurs¹³, on peut opposer deux arguments à l'analyse de Schuerewegen.
- 18 Le premier repose sur une relecture de l'exemple. Le narrataire à la main blanche n'est pas du tout le seul narrataire de cette page complexe, et cet incipit même pourrait être utilisé pour infirmer la théorie de Schuerewegen. Relisons ensemble ces deux premières pages.

Madame Vauquer, née de Conflans, est une vieille femme qui, depuis quarante ans, tient à Paris une pension bourgeoise établie rue Neuve-Sainte-Geneviève, entre le quartier latin et le faubourg Saint-Marceau. Cette pension, connue sous le nom de la Maison-Vauquer, admet également des hommes et des femmes, des jeunes gens et des vieillards, sans que jamais la médisance ait attaqué les moeurs de ce respectable établissement. Mais aussi depuis trente ans ne s'y était-il jamais vu de jeune personne, et pour qu'un jeune homme y demure, sa famille doit-elle lui faire une bien maigre pension. Néanmoins, en 1819, époque à laquelle ce drame commence, il s'y trouvait une pauvre jeune fille. En quelque discrédit que soit tombé le mot drame par la manière abusive et tortionnaire dont il a été prodigué dans ces temps de douloureuse littérature, il est nécessaire de l'employer ici : non que cette histoire soit dramatique dans le sens vrai du mot ; mais, l'œuvre accomplie, peut-être aura-t-on versé quelques larmes *intra muros* et *extra*. Sera-t-elle comprise au-delà de Paris ? Le doute est permis. Les particularités de cette scène pleine d'observations et de couleur locale ne peuvent être appréciées qu'entre les buttes de Montmartre et les hauteurs de Montrouge, dans cette illustre vallée de plâtras incessamment prêt de tomber et de ruisseaux noirs de boue ; vallée remplie de souffrances réelles, de joies souvent fausses, et si terriblement agitée qu'il faut je ne sais quoi d'exorbitant pour y produire une sensation de quelque durée. Cependant il s'y rencontre çà et là des douleurs que l'agglomération des vices et des vertus rend grandes et solennelles : à leur aspect, les égoïsmes, les intérêts, s'arrêtent et s'apitoient ; mais l'impression qu'ils en reçoivent est comme un fruit savoureux promptement dévoré. Le char de la civilisation, semblable à l'idole de Jaggernat, à peine retardé par un cœur moins facile à broyer que les autres et qui enraie sa roue, l'a brisé bientôt et continue sa marche glorieuse. Ainsi ferez-vous, vous qui tenez ce livre d'une main blanche, vous qui vous enfoncez dans un moelleux fauteuil en vous disant : Peut-être ceci va-t-il m'amuser. Après avoir lu les secrètes infortunes du père Goriot, vous dînez avec appétit en mettant votre insensibilité sur le compte de l'auteur, en le taxant d'exagération, en l'accusant de poésie. Ah ! sachez-le : ce drame n'est ni une fiction, ni un roman. *All is true*, il est si véritable, que chacun peut en reconnaître les éléments chez soi, dans son cœur peut-être.

- 19 Le premier narrataire envisagé est contenu dans l'impersonnel « on », aussitôt assorti d'un complément de lieu qui sert à le définir « *intra muros* et *extra* ». Il s'agit donc de l'ensemble de narrataires le plus large que l'on puisse envisager, puisqu'il contient deux groupes géographiques, les parisiens, et les provinciaux, qui à eux deux rendent compte de la somme de tous les lecteurs possibles. Ce groupe maximal, mais qui contient dans sa formulation même la possibilité de sa scission, va effectivement faire ensuite l'objet d'un partage entre ces deux catégories de narrataires. Or ce partage conduit à une aporie. Le

premier sous-groupe, les provinciaux, caractérisé par l'expression « au-delà de Paris », est disqualifié comme ignorant des réalités parisiennes qui feront l'objet du livre. Reste le second sous-groupe, les parisiens, convoqués par leur définition géographique « entre les buttes de Montmartre et les hauteurs de Montrouge ». Mais il est disqualifié à son tour, pour cause d'insensibilité. C'est ici qu'apparaît le narrataire à la main blanche (et au fauteuil moelleux) : il participe de ce sous-groupe des parisiens, et son appétit à venir signe son insensibilité. Le narrateur est donc confronté à une aporie puisque les deux catégories de narrataires envisagés (et qui à eux deux couvraient l'ensemble du champ des possibles) sont l'un après l'autre exclus. Mais la situation est sauvée par l'intervention d'un dernier narrataire, « chacun », qui « peut en reconnaître les éléments chez soi, dans son cœur peut-être ». Ce « chacun » présente deux intérêts : quantitativement, il couvre un champ aussi large que le premier groupe bifide de narrataires envisagés ; il se présente sous une forme plus subjective, qui pourrait justement favoriser la substitution. Il y a donc dans cette ouverture des narrataires anti-modèles, mais le passage se clôt sur l'évocation du bon narrataire. On ne peut donc pas tirer de ce passage la conclusion que le narrataire est toujours une contre-figure : il semble seulement, à ce stade, que l'effet varie, que le narrataire tantôt fasse figure d'anti-modèle, tantôt de modèle, sans qu'il y ait aucune stabilité du processus.

- 20 Le second argument est d'un ordre théorique. La proposition de Schuerewegen consiste toujours à comparer l'instance du narrataire à celle du lecteur réel (ou l'inverse). En prenant le contrepied du postulat le plus répandu, il crée à son tour une articulation entre lecteur réel et narrataire ; simplement, elle est thématiquement d'un contenu inverse. Au lieu de la substitution, la différenciation, trait pour trait. On se situe toujours dans une relation de miroir, qu'elle soit frontale ou inversée. Et toujours, surtout, dans la postulation d'un lien qui articule ces deux instances entre elles. Or est-ce que l'on ne gagnerait pas à tirer les conséquences de la différence ontologique, et de la différenciation lexicale, en pensant le narrataire comme une figure indépendante de celle du lecteur, autonome, fonctionnant en un circuit parfaitement fermé ?

3- La réhabilitation du lecteur virtuel

- 21 La proposition symétrique de Schuerewegen ne nous paraît donc pas opératoire, puisque tous les cas de figure, substitution possible, substitution impossible, étanchéité, élaboration d'un modèle, ou d'un contre-modèle, paraissent empiriquement représentés. Reste qu'elle présente l'avantage de réhabiliter une instance fragile, et qui permet, nous semble-t-il, d'enrichir la chaîne narratologique et de lui apporter une subtilité nécessaire : celle du « lecteur virtuel ». Ces mauvais narrataires dessinent en creux une figure de « lecteur virtuel », et c'est à lui que je serais invitée à me substituer. Si on ne peut retenir la fixité du schéma Mauvais narrataire donc Élaboration d'un lecteur virtuel inverse et donc Substitution à cette figure intermédiaire, puisqu'il existe aussi, à ce titre, de « bons » narrataires », il reste qu'un certain nombre de narrataires dessinent des figures de mauvais lecteurs qui impliquent bien que le lecteur virtuel, ou désiré, leur dissemble : le narrataire trop conformiste de *Jacques le fataliste* en fait partie. Si je lui ressemble, si j'attends la suite des amours de Jacques, si je m'intéresse à la linéarité de l'histoire, je risque d'interrompre rapidement ma lecture. Retenons donc de cette analyse non pas la vision qui s'en dégage du narrataire, vision qui nous semble erronée, mais l'idée que la substitution à laquelle doit (si tant est que la chose se mesure en termes de devoir) s'appliquer le lecteur réel concerne une autre instance que le narrataire, celle du lecteur virtuel.

- 22 Genette s'est vivement opposé au maintien de cette instance dans la chaîne narratologique¹⁴. Son argument, radical, et fort, réside dans le fait que cette instance en somme n'a pas de lieu : elle ne se situe ni dans le monde, où figure le lecteur réel, ni dans le texte, où se trouve le narrataire. Cette rigueur est tentante, et le lecteur virtuel décidément trop peu matériel, trop évanescent, volatil, certes, pour constituer une instance fiable ; pourtant, on peut déduire son portrait d'un certain nombre de stratégies textuelles. A ce titre, il n'est pas tout à fait fiction évanescence ; il permet aussi – et même si ce n'était pas le but de Schuerewegen – de reléguer définitivement la question de la substitution en dehors de la sphère de la relation narrataire-lecteur réel, et symétriquement celle d'une différenciation active et méthodique.
- 23 Cette instance du lecteur virtuel autorise ou entérine la rupture de la relation entre lecteur réel et narrataire. Cette figure du narrataire peut ainsi prendre son autonomie, résider dans le texte sans postuler d'une éventuelle efficacité hors texte, évoluer dans un espace non axiologique, ou plutôt traversé par des axiologies variables, bon lecteur ici, mauvais lecteur là, voire lecteur sans qualités.
- 4- Contre la substitution, l'identification - et la (libre) circulation des personnes
- 24 Comment comprendre alors les petites résistances, la persistance locale de mouvements de reconnaissance, le désir parfois exprimé de continuer à prendre pour soi ces adresses dont on voudrait montrer qu'elles fonctionnent en système clos et ne sont pas sérieusement là pour m'atteindre ou modifier ma lecture ? C'est que, si j'espère avoir disqualifié la notion de substitution, s'il n'est pas sérieusement question que je me substitue à un narrataire dont la figure figée ne saurait s'ériger en mode d'emploi du livre, en tout cas dans un récit de facture classique, c'est-à-dire non interactif, je peux toujours *m'identifier* à ce narrataire.
- 25 La différence est de taille. Car l'identification, en un certain sens, manifeste la clôture, et l'autonomie de la représentation. Je m'explique. Je peux m'identifier (à peu près) à n'importe quoi dans un texte : au personnage principal, dans une propension un peu mégalomane, mais aussi à n'importe quel personnage secondaire, dont une pensée, une attitude, un geste, me paraît entretenir une proximité avec mes pensées, mes attitudes, mes gestes ; mais aussi au narrateur, parce qu'il énonce telle ou telle maxime sur le monde qui me paraît coïncider avec un état synthétique de mes expériences, parce qu'au détour d'un paragraphe il déploie une confiance qui n'est pas éloignée du petit lot des événements de ma vie ; mais encore au narrataire, qui peut partager avec moi par exemple une ignorance (au sujet de l'univers fictionnel ; au sujet du monde réel), ou encore un avis esthétique, une manière de lire, une attente.
- 26 Il n'y a rien de nécessaire dans ces identifications, qui s'élaborent dans l'alchimie propre de chaque lecture, de chaque rencontre entre un sujet et un texte.
- 27 Par ailleurs, il n'est pas question que je me « substitue » au héros (de quelle manière ?), ni à un personnage secondaire (je n'ai aucune marge d'action dans la diégèse), ni au narrateur (je ne peux rien raconter qui figure dans l'espace même du texte que je lis ; et dans les très rares cas où le livre prétend ménager un espace pour que j'y écrive (dans *Tristram Shandy*, par exemple), cet espace est en réalité réservé au narrataire : quel lecteur en a effectivement rempli la page ? Le comique du procédé tient précisément au fait que cet espace ne m'est pas sérieusement adressé).

- 28 Le narrataire ne me crée pas plus une place dans le texte que les personnages de la diégèse, ou que le narrateur. Je peux bien m'y identifier, mais comme au reste : pas à chaque fois, pas à tout coup, pas nécessairement, et sans qu'il s'agisse d'une substitution.
- 29 Le narrataire, ainsi, représente des portions de texte qui dessinent une figure enclose et non une place pour le lecteur, non la partition d'un rôle qu'il lui faudrait ensuite déclamer. Si j'entretiens une relation avec le narrataire (mais rien là de forcé), elle ne sera que d'identification, et d'une identification qui n'est pas foncièrement différente de celle qui peut me lier au protagoniste, à tel ou tel personnage, voire au narrateur.
- 30 Un autre indice peut-être de cette équivalence entre toutes ces instances, au regard de la relation que comme lecteur ou lectrice je peux entretenir avec elles, aucune n'étant à notre sens offerte à la substitution, dans un récit de facture classique, mais toutes également offertes à une identification toujours possible mais jamais nécessaire, réside dans la possible circulation des personnes grammaticales, qui peuvent avoir comme référent au fond n'importe laquelle de ces instances.
- 31 Dans un article déjà ancien¹⁵, Michel Butor relevait quelques cas de cette polyvalence. Le « il » peut désigner aussi bien un personnage, retraduisons en termes poéticiens, saisi dans une narration hétérodiégétique, mais aussi se substituer au « je » dans le cas de l'écriture autobiographique d'un César ; la deuxième personne peut désigner une figure de récepteur, mais aussi devenir un procédé de narration hétérodiégétique (Butor ne le dit pas, mais c'est bien ce qu'il fait dans *La Modification*). Son analyse dépassait le seul espace du roman ou du récit littéraire, et montrait comment les personnes peuvent circuler dans le langage courant. Butor rappelait le cas des langues qui expriment la politesse à la troisième personne (le gardien de mon précédent immeuble parisien me parlait volontiers en me désignant à la troisième personne) ; le cas du nous de majesté ; le cas des questions à la première personne du singulier qui valent pour une deuxième personne (« eh bien, est-ce que j'ai été sage ce matin ? »), etc.
- 32 Laissons de côté ces occurrences du langage courant. Le fait de cette circulation dans un texte littéraire est éclairant : il marque la complexité, la fragilité des partages entre narrateur, personnages, narrataire, le tremblé de la distribution.
- 33 Les textes peuvent jouer de ces tremblés. Tel roman d'Echenoz, en narration hétérodiégétique, avec personnages dûment nommés, peut passer sur quelques pages à l'emploi d'un vous qui a en réalité pour référent ce même personnage. Avec l'ambiguïté que cette personne concerne ailleurs le narrataire. Dans le roman que j'ai publié chez P.O.L il y a un peu plus d'un an¹⁶, s'il m'est permis de parler aussi de ma propre pratique de la fiction, l'écriture ne cessait de jouer de cette circulation des pronoms. Le « vous » pouvait désigner le narrataire, mais aussi le personnage principal, Simon, dont l'expérience était parfois transcrite à la deuxième personne (dans une sorte de mise en scène de l'identification du narrataire au personnage), et même cette deuxième personne pouvait renvoyer au narrateur, qui pouvait attribuer à ce « vous » un souvenir de sa propre enfance, lequel souvenir pouvait associer le narrataire mais à la fois se déplaçait d'une manière trop précise pour ne pas constituer assez explicitement une forme de parole autobiographique. La possibilité même de cette circulation, j'entends sa possibilité technique, témoigne à mon sens du fait que ces instances, celle du narrateur, celle du personnage, celle du narrataire, se situent toutes au même niveau ; non pas nécessairement au même niveau narratif, le personnage étant absorbé dans la diégèse, et le narrateur comme le narrataire pouvant être extradiégétiques ; mais au même niveau

dès lors que l'on considère une éventuelle place que le lecteur pourrait venir prendre dans le texte, dès lors que l'on envisage une instance qui serait construite, élaborée, en vue de cette substitution ; seule la dynamique de l'identification, encore une fois, me paraît pertinente, et elle s'applique de manière indifférente à chacune de ces instances.

- 34 Impossibilité tantôt subjective, tantôt purement et définitivement technique, de me substituer à certains narrataires ; échec de l'hypothèse inverse, qui postule que tout narrataire représente un mauvais lecteur expulsé du texte, quand un même passage peut représenter un éventail de narrataires et les répartir en bons et mauvais lecteurs ; c'était peut-être que la question du narrataire, une fois élaboré le terme et désignée la spécificité de cette instance, ne devait pas s'articuler à celle du lecteur – lecteur qui par son homonymie avait par ailleurs d'abord été la source d'une confusion de ces deux instances (ou bien était-ce l'inverse). Le narrataire constitue bien une *figure* de lecteur, et à ce titre, en tant qu'il relève de la figure, il n'a d'efficace qu'interne, que dans sa relation avec les autres instances du texte ; l'intervention du lecteur remet en jeu les équilibres et les enjeux de ces chaînes d'instances, mais de telle manière que le narrataire n'a pas de raison théorique de se hisser plus avant que les autres pour réclamer un statut particulier. Le narrataire n'est ni mon semblable, comme le voulait communément la poétique, ni cet autre inverse de moi que prônait Schuerewegen, il est un autre, ni plus ni moins que le narrateur, ni plus ni moins que le personnage ; à moi, à chaque lecture, de décider qui me ressemble – si c'est vraiment d'une ressemblance que dans mes lectures je suis en quête. Car je peux aussi bien regarder le texte fonctionner, le faire tourner dans la grande machine de ma lecture, sans rechercher désespérément l'espace d'un miroir qui me renvoie un reflet suffisamment fidèle.

NOTES

1. *Figures III*, Seuil, Poétique, 1972, et *Nouveau discours du récit*, Seuil, Poétique, 1983.
2. Voir en particulier, en français, « Introduction à l'étude du narrataire », *Poétique*, n°14, 1973.
3. Traduction de Danièle Sallenave et François Wahl, Seuil, 1981.
4. Op. cit. p 7.
5. Ibid.
6. Ibid.
7. Ibid.
8. Ibid.
9. Traduction de Charles Mauron, GF Flammarion, 1982, p.33.
10. Op. cit. p 71.
11. Folio, Gallimard, 1973, p 286.
12. « Réflexions sur le narrataire », n°70, 1987.
13. *Images du lecteur*, Bertrand-Lacoste, 1992, pour le premier argument, et « Autarcie du narrataire », *Poétique*, n°122, 2000, pour les deux.

14. *Nouveau discours du récit*, ed. cit. Voir aussi notre *Gérard Genette, une poétique ouverte*, coll. Référence, Bertrand-Lacoste, 1998, pp57-58.
15. « L'usage des pronoms personnels dans le roman », *Essais sur le roman*, idées Gallimard 1972, copyright Éditions de Minuit 1964.
16. *Sa fable achevée, Simon sort dans la bruine*, 2001.